

# LA TÊTE DE LÉNINE

DU MÊME AUTEUR  
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*Dans la rue, à Paris, 1999*  
*Déjeuner au bord de la Baltique, 1999*  
*La Conversion, 2003*  
*La Zone de réponse, 2003*  
*Or d'automne et pointe d'argent.*  
*Conversations avec Victor Koulbak, 2005*  
*Opération betterave, 2010*

NICOLAS BOKOV

# LA TÊTE DE LÉNINE

*Traduit du russe par Claude Ligny*

*Avant-propos de Nicolas Bokov  
traduit par Catherine Brémeau*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original:  
*Смута новейшего времени,*  
*или Удивительные похождения Вани Чмотанова*

Cet ouvrage a d'abord été traduit en français et publié en France  
en 1972 en supplément au n° 136 de *La Quinzaine Littéraire*,  
sous le titre *Les Troubles des temps actuels*, sans nom d'auteur.  
Réédité par les Éditions Robert Laffont en 1982  
sous le titre *La Tête de Lénine*.

Le texte de l'édition de 1982 reproduit ici a été revu par l'auteur  
et Anne Coldefy-Faucard.

Copyright © 1970, 2012, 2017 Nicolas Bokov  
© Catherine Brémeau pour la traduction de l'avant-propos

ISBN: 978-2-88250-463-0



*Dessin de Iouri Didenko*



## DEUX FOIS CENT ANS

### Avant-propos

Faire du samizdat à Paris est bien plus commode et tranquille que dans le Moscou des années 1970. Mais l'audience, aussi, était alors bien différente, à faire rêver les écrivains occidentaux lorsqu'ils parlent « du plaisir d'écrire et du bonheur d'être lus ». Adaptée au samizdat, cette formule pourrait être complétée par « la joie et le risque de voir leurs textes retapés à la machine par des lecteurs ».

En Occident, comme sans doute en Russie à l'heure actuelle, les livres sont lus par quelques professionnels peu nombreux qui les racontent ensuite aux autres (là est sans doute le principal mérite de la critique). Le grand public en prend connaissance de cette façon. Le lecteur professionnel, lui, a une perception singulière, saturée ou émoussée au point que seul le piquant, l'horrible ou le spectaculaire parvient jusqu'à son intellect épuisé. Tels sont donc les sujets de l'écriture. Telle est la façon dont s'éduque et se déforme le lecteur. Je ne vais pas m'étendre là-dessus.

Tout autre était le fait d'écrire à l'époque du samizdat. Parler de plaisir est faible. C'était l'enthousiasme,

l'extase, la certitude qu'avec un livre on pourrait tout renverser, même le régime soviétique.

C'était aussi une recherche. Car on supposait, par une juvénile intuition de la destruction, que le régime avait son talon... peut-on dire son talon d'Achille? Un régime aussi contemporain, selon les déclarations des journaux, aussi atomique, avait bien son point faible. À peine né, il s'était affirmé par la violence et avait imprégné les cerveaux grâce au mythe du garçon surdoué né dans une famille ordinaire, les Oulianov, qui après de longues années d'études et de lutte avait fondé un grand État, et qui maintenant reposait dans un cercueil emprunté au roi Mausole.

Conservé les restes du fondateur, sa dépouille, ses reliques, perpétuait assurément la tradition orthodoxe, comme celle de nombreuses religions. Cela paraissait naturel dans les années 1920, les communistes ayant usurpé aussi la sphère du sacré : exhiber les reliques d'un des « siens », le mettre en bière en escomptant que des gens viennent s'incliner sur son cercueil pour lui rendre hommage, y puiser l'inspiration et « la prise de conscience » ; afin de donner à la formule égyptienne « éternellement vivant » comme un surplus de réalité.

Voilà bien où était le point faible ! Les histoires drôles à connotation politique l'avaient déjà découvert et en faisaient leurs choux gras. Il ne s'agissait plus de talon mais de front, le front de Goliath. Une date insigne approchait, une date unique, impossible à passer sous silence : le centenaire de la naissance du guide suprême.

Mon travail de sape dura trois semaines. Je regrette aujourd'hui ma précipitation d'alors : le texte pêche par sa trop grande rapidité d'écriture (et de lecture). L'idée en avait surgi peu avant le jubilé, dans une atmosphère



presque familiale : la fille de Sofia Goubaidoulina<sup>1</sup> arrivait pour les vacances de la lointaine Kazan. Elle avait pour nom Nadejda – Espérance ! – et souhaitait absolument voir cette curiosité, le mausolée. J’avais reçu pour mission de l’accompagner. Je suis sorti de cette visite complètement retourné : j’avais en tête mon sujet, des pages entières qu’il me fallait au plus vite coucher sur le papier !

La propagande préjubilaire s’emballait : on vendait du saucisson dans lequel, lorsqu’on le découpait en rondelles, les morceaux de gras dessinaient le chiffre 100, ainsi que des services de vaisselle et des chaussettes arborant les lieux liés à la mémoire de Lénine. La presse officielle condamnait cette vulgarisation du thème sacro-saint, tandis que dans le peuple on s’esclaffait en racontant une blague où un nouveau lit à trois places pour jeunes mariés était présenté ainsi : « Lénine est toujours avec nous. » C’était l’absurdité poussée jusqu’au bout, « au bout de la cuite »<sup>2</sup> !

Il s’agissait pour moi d’écrire, de faire quelques copies et microfilms pour une diffusion souterraine dans un réseau invisible et indénombrable. Tout cela au milieu de mon travail quotidien et d’autres tracas : examens d’entrée en faculté de philosophie pour y rédiger ma thèse, maladie de ma mère. Et puis... et puis, ma double vie, il n’y a pas à tortiller !

Quand on veut s’amuser, c’est toujours mieux de le faire entre amis. J’ai appelé Boris Petrov et l’ai mis dans la confidence. En nous tordant de rire, nous déroulions

---

1. À l’époque, Nicolas Bokov était marié à Sofia Goubaidoulina, devenue par la suite une célèbre compositrice, mise sur une liste noire en URSS par Tikhon Khrennikov en 1979. (*Note de la traductrice.*)

2. « Voyages au bout de la cuite », tel était l’intitulé d’un article de *Libération* du 23 avril 1982, dans lequel Paul Thorez se moquait de mon livre et de son inspiration. (*Note de l’auteur.*)

le sujet oralement puis nous dépêchions de le mettre par écrit.

La participation de Boris à l'élaboration du texte est restée limitée. Il en est résulté quelques difficultés plutôt comiques: comme j'avais appelé Tata la femme de chambre qui avait partagé une nuit d'amour avec le candidat au mausolée, et déjà préparé un exemplaire du récit pour le microfilmer, il a soudain été pris d'angoisse. «Ce n'est pas possible, une de mes amies s'appelle Tata!» Il n'y avait aucune chance pour qu'à la recherche de l'auteur, les agents du KGB tombent sur une quelconque Tata connue de Petrov, qui mènerait jusqu'à nous, mais pour assurer notre confort psychologique, je n'ai pas voulu discuter et j'ai changé le nom de *Tata* en *Kapa*.

Petrov partageait pleinement le risque de l'entreprise, chaque jour plus manifeste.

Aujourd'hui encore, il semble que bien des choses restent drôles dans *La Tête de Lénine*, quoique rien ne vieillisse aussi rapidement que l'humour et la satire (c'est un thème à part, pas encore étudié, que le vieillissement d'une œuvre). Je suis même un peu mal à l'aise de voir notre impertinence d'alors, insouciance, juvénile, pas encore mise au pas par les terribles coups du sort et de la Providence. Certains traits sont devenus indéchiffrables pour le lecteur russe postsoviétique et plus encore pour un étranger, quand les clichés de la mythologie communiste tendent à s'effacer.

Bien évidemment, nous savions qu'on rechercherait l'auteur. Ne fallait-il pas lancer une fausse piste? Assurément – une nouvelle occasion de s'amuser. On rédigea une postface avec indication du nom de l'auteur: Vsevolod Kotchetov, le fameux romancier officiel, chantre

du Parti, cible de parodies et de moqueries, au sommet de l'actualité à l'époque.

Quelque temps après, des bruits nous parvinrent qu'il avait été convoqué au KGB (je veux dire invité, bien sûr). De cette rencontre, des échos dramatiques avaient filtré, émanant, dit-on, du neveu de l'écrivain. « Nous comprenons bien que vous n'êtes pas l'auteur, mais nous aimerions savoir qui, d'après vous, aurait des motifs pour vouloir se venger ainsi de vous, hein ? »

La scène produisit une forte impression sur le cacique du Parti déjà presque enserré dans les mailles du soupçon : un infarctus le mena à l'hôpital. La postface s'avéra en partie prophétique.

Je suis maintenant pris de remords ; Kotchetov a fini par se suicider, ce que je n'ai appris que très récemment. Heureusement pour moi, c'est un cancer incurable qui en a été la cause directe. Peut-être aussi son léninisme orthodoxe n'était-il plus nécessaire à personne. Le KGB prévoyait, pressentait son éloignement du pouvoir en même temps que la fin de son idéologie pourrie.

À l'étranger, *La Tête de Lénine* parut d'abord en russe, dans l'hebdomadaire parisien de l'émigration *La Pensée russe* du 26 novembre 1970. Elle sortit aussi en édition séparée. Le texte parut en français deux ans plus tard en livret inséré dans *La Quinzaine littéraire*. Ce bimensuel littéraire était édité par l'historien du surréalisme Maurice Nadeau<sup>1</sup> qui, à l'automne 1975, me raconterait comment il avait réussi à faire sortir le microfilm de mon récit en l'ayant simplement en poche, manuscrit qui lui avait été transmis par quelqu'un dans l'ascenseur d'un hôtel de Moscou. Il avait déjà fait paraître mon

---

1. Maurice Nadeau est mort en 2013 à l'âge de cent quatre ans : quel encouragement pour ceux qui restent ! (N.d.A.)